



EXPLORATION
DES TERRITOIRES
DE L'EXPOSITION
CHRONIQUES
DE L'INVISIBLE
AVEC L'ECRIVAIN
ALEXIS GLOAGUEN





Superpositions

Il y a un piège, bien souvent, à faire se côtoyer des textes et des photos: celui du rapport illustratif et de la redondance. Le texte déjà, en lui-même, s'il est tant soit peu une description, court en permanence le risque de la redite et de l'affadissement du réel. Autant aller sur les lieux que lire à leur sujet. Si, d'autre part, l'image et le texte traitent de la même chose, comme dans une bataille fratricide des moyens d'expression, tout tend vers la fermeture, l'univocité du sens. Et surtout le contemplateur se voit dénier sa part créatrice, son intelligence propre et sans doute première dans le façonnement de l'œuvre d'art. Tout est dit à sa place, il ne lui reste plus rien à imaginer. Quand les pôles s'éloignent au contraire, jouent la surprise, le contraste, l'incompatibilité presque, on est mis en demeure, dans la jubilation, de trouver le lien, de créer par le regard l'arc électrique qui réunira les aspects du monde.

Parfois l'écart n'est pas bien grand - ainsi de ces textes écrits dans les marais du golfe du Morbihan et qui, jusque dans l'architecture des observatoires dominant les roselières, sont parfaitement transposables aux horizons photographiés en Brière. Ou même de ces hauts-fourneaux des Cornouailles britanniques, pris dans le retour des friches et l'hésitation des paysages, rejoignant dans un même paradigme désolé les impressionnantes vues des forges de Trignac. À d'autres moments, c'est d'une véritable surimpression qu'il s'agit. Ainsi la voie rapide de Saint-Nazaire à Nantes pourrait-elle être habitée - comme dans la technique du *matte painting* au cinéma - de voitures décapotables, lancées sur les freeways et conduites par une jeunesse goûtant les derniers feux du rêve californien. Ou le fox-trot, comme danse et comme jeu de lumière, en restituant la dentelle des pas sur le ciment d'une halle ou le plancher d'une salle d'exposition, peut-il être rapporté à son origine même: celle des entrechats d'un renard dans la neige, cherchant, par le report de ses pattes, à économiser son énergie.

On peut ainsi fuir le rapport d'illustration, étirer des distances que le spectateur remplira allègrement par son imaginaire. En créant des relations entre des règnes éloignés et que la vie courante ne rapproche jamais, il approchera ce qui est, selon Aristote, la définition du génie. Certains iraient même jusqu'à rendre la correspondance tellement ténue et improbable que tout, en notre époque d'incertitude et de boussoles affolées, redeviendrait possible. C'est ce plaisir et ce pari que nous avons voulu tenter dans le cadre de l'exposition *Chroniques de l'invisible*, en préparant cette déambulation littéraire.

Alexis Gloaguen, février 2021

CERTAINS DE CES BÂTIMENTS AU CIMENT APPROXIMATIF SONT DEVENUS CHÂTEAUX DE LIERRE OÙ VIVENT LES CORBEAUX.

Une tour de pompage fixe la cité fantôme de ses orbites décomposées par la chute des pierres. Entourée d'un dépôt dont les ordures s'embranchent aux arbustes de l'hiver, elle est le portail tacite de ce domaine des simulacres. En arrière s'étagent les murs déchiquetés d'une autre géométrie, les cheminées jetées à bas, les ponts et les bouches de mines arc-boutés aux angles du hasard. On peut encore lire l'espoir noir de cette ruée industrielle qui vit, à son époque intense, sept milliers de travailleurs s'entasser en cabanes et wagonvilles sur un trésor d'étain, subir l'exploitation et la réduction physique là où, aujourd'hui, il n'est plus qu'ajoncs et épines.

Certains de ces bâtiments au ciment approximatif sont devenus châteaux de lierre où vivent les corbeaux. D'autres s'illuminent au coin d'une porte sur des murs écroulés. Tout bruit est suspendu et comme perdu. Un vent mordant repousse en silence.

De nombreux sentiers parcourent ce vallon industriel jusqu'au ruisseau qui en restaure le fond. C'est en cherchant un étang à libellules que Bob découvre ce monde perdu, ces arches de la folie, ces lieux traversés d'esquilles.

Les murs greffés d'arbres, les étais brisés, les fondations encore visibles et les voies des wagonnets sont à présent échançrés par les passants qui basculent des pierres sur leurs plans inclinés. Des formes misérables viennent à la brune porter ou chercher l'ordure. L'endroit s'efface, se réduit peu à peu à ses rides entre les accès orangés du soleil. L'eau emprunte encore les canalisations suspendues où viennent boire les bêtes qui mènent alentour leurs ruminations naïves et habitent cette campagne d'élevage lunaire.

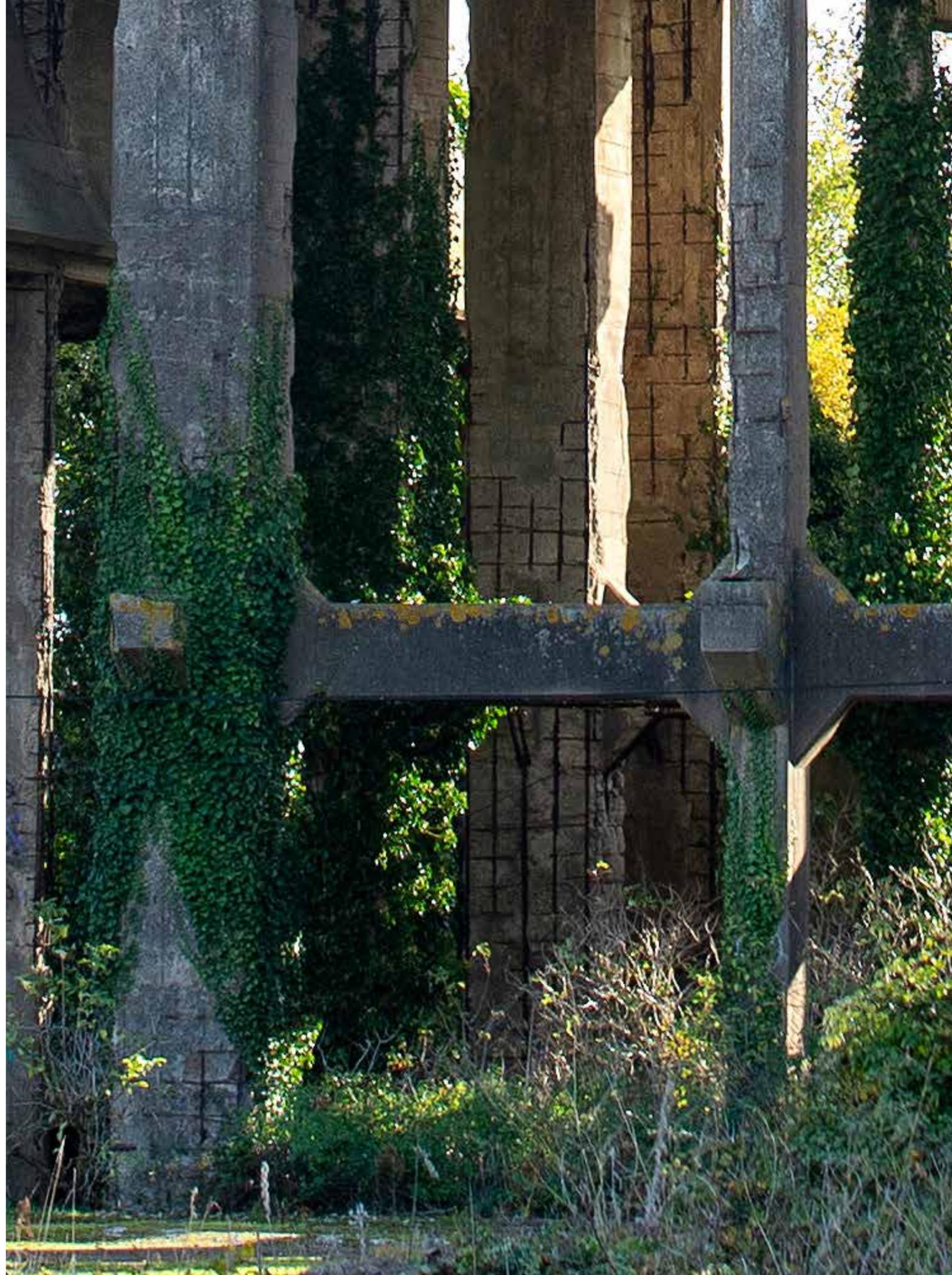
Un chien de berger surgit, à la poursuite d'un mouton qu'il mord aux pattes et tente d'égorger. La bête blanche roule, affolée, se lance contre un treillis de fer et parvient à fuir par miracle tandis qu'une autre ondée s'illumine de soleil.

Et, comme les grêlons crépitent leur harcèlement dérisoire sur les ruines, je reçois un dernier clin de jour à travers la haine pyramidale d'un étrange bâtiment, éboulé de manière cardinale, de sorte que le soleil monte et descend au long des gorges de son agonie. C'est par mégalithes spontanées que la terre se refait autour des carcasses de réfrigérateurs et de cuisinières. Des choucas perchent aux fenêtres de cette cité des ombres. Des multitudes d'animaux troglodytes affirment là leur existence. L'homme pourrait être amené à y revenir.

En ce paysage convalescent je m'abandonne à l'hiver. J'imagine le Cheesewring murmurer loin derrière les cheminées à gâchettes qui se succèdent en alignements. Je reçois, d'un revers à l'autre de mon corps, les appels contradictoires du soleil et d'un vent glissé par l'ombre. Mais une escadrille d'hélicoptères émerge des nuages; un avion, adouci d'un espace gris, fait de silencieux essais de mort à l'aplomb des collines; et cela suffit pour que je sois rapporté à l'unique question sans rien oser formuler de plus qu'une douleur.

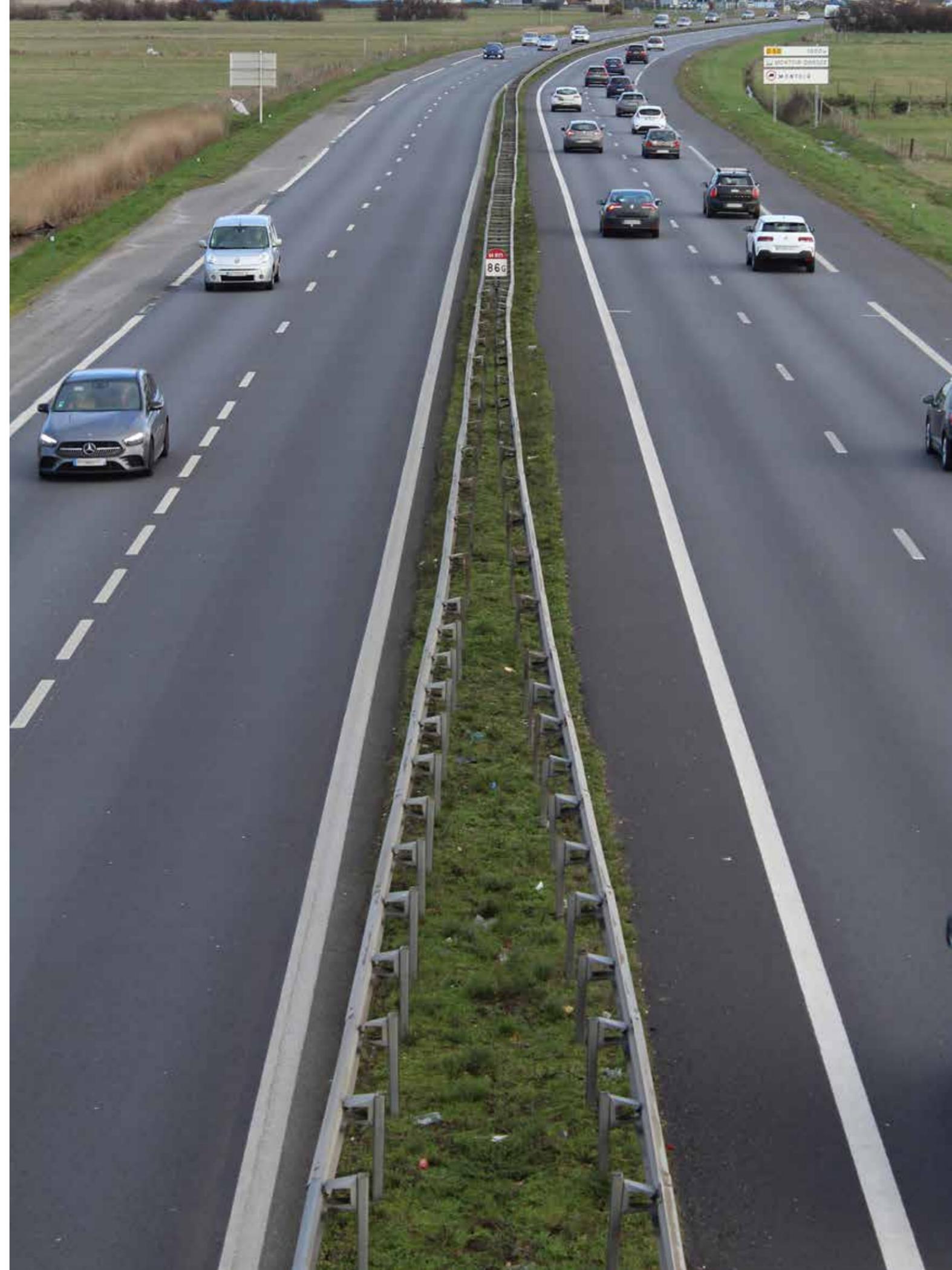
Pourtant la présence de Bodmine Moor alentour, la course marbrée des nuages, la pluie qui sur les cimes propage ses barreaux vrillés par le vent, la mer suggérée à l'horizon et le vert des champs, virant au soir, transforment ce lieu nommé « La Corbeautière ». Il devient le creux d'un avenir occupé à renaître au cœur de l'hiver, avant les trébuchements et les fins définitives. Alors que tout semble scellé, il se passionne de renaissance.

Et là palpitent d'autres minerais qui appellent à la paix du désir.



Des étourneaux atteignent la tête de palmiers du Mexique où ils vont se percher en diagonales ascendantes. Vols de moucheron noirs, ils sont absorbés d'un coup par ce hérissément de méduses.

Le verre fumé de la navette transmue le paysage en récitatif de couleurs bronze, noircit la piqûre du soleil. Nous entrons sur l'autoroute et, d'un coup, tout se courbe sous le vent des pneumatiques. Les arbres défilent dans l'axe, les échangeurs se déroulent en hauteur, l'espace ne supporte pas les perpendiculaires. Les camions et les voitures avancent en prédateurs du temps, certaines pilotées par des Mexicaines aux crinières de vent. Le soleil allume les carrosseries d'un rêve de marée. Tout semble d'une évidence paisible, au point qu'une inquiétude se loge partout. Cette régularité doit bien engendrer des meurtres, des violences et des crimes contre soi pour la contredire dans sa décoration de paradis. Nous frôlons les enceintes de Disneyland, son univers de stuc et de jovialité répressive. Rien ne s'en laisse deviner, sinon des hauteurs tronquées que frôle un monorail futuriste, filant parmi les feuillages de pins et d'eucalyptus. Et, juste de l'autre côté de la rue, nous nous rangeons devant un motel aux galeries et volets bleus, décor de tous les films de passion et d'horreur de la moderne Californie.





LE SOLEIL ALLUME LES CARROSSERIES D'UN RÊVE DE MARÉE



Partout sur la ligne désaffectée les sphaignes ont étendu leurs tiges vagues auxquelles donnent corps les gouttelettes qu'elles retiennent à la manière des éponges. Ces rameaux sont des réceptacles où l'eau s'amoncelle et se filtre. Ils gonflent et la colonie de mousses se développe vers le haut par étages successifs tandis que les sphères inférieures, peu à peu asphyxiées, se transforment en tourbe. Dans les sphaignes de nombreuses plantes rafraîchissent leurs racines. Une araignée y creuse même des puits de mine. Rien de ce qui pousse là ne touche le sol et tout vit d'une flottaison nourrie d'amitié capillaire avec la mousse comme avec l'eau acide et fraîche qu'elle contient. Les ondulations vert tendre de ces étendues, le rapprochement serré de leurs segments multifoliés évoque le flou grumeleux des forêts denses vues d'avion.

Immortelles, ces plantes poursuivent sans cesse leur purification et leur lente alchimie. À partir du métal, du mâchefer, de la poussière de gravillon et des infusions épaisses après la pluie, elles élaborent un plasma lucide qu'elles boivent et reprennent puis transfèrent vers un sous-sol imperméable. Tout cela, joint à leurs propres débris, est digéré et devient l'humus de nouveaux étages de cristal vert, s'évadant vers le haut. Ces boules de rosée végétale arrivent, dans les pays du Nord, à une profondeur suffisante pour engloutir un homme. Ainsi certaines traces de ceux qui vécurent sur les marges du globe se trouvent-elles conservées là puis dans la tourbe comme en un livre d'immersion. Là-bas, les marais sont, tout autant que l'océan ou les montagnes, des barrières véritables. Et l'on pourrait y retrouver beaucoup d'objets perdus depuis longtemps par les aventuriers des frontières. Il ne se passe guère de décennie sans que des squelettes en armes et même des drakkars n'y soient découverts. Tout cela demeure intact, lavé dans la tourbe perlière.

TOUT CELA DEMEURE INTACT, LAVÉ DANS LA TOURBE PERLIÈRE.



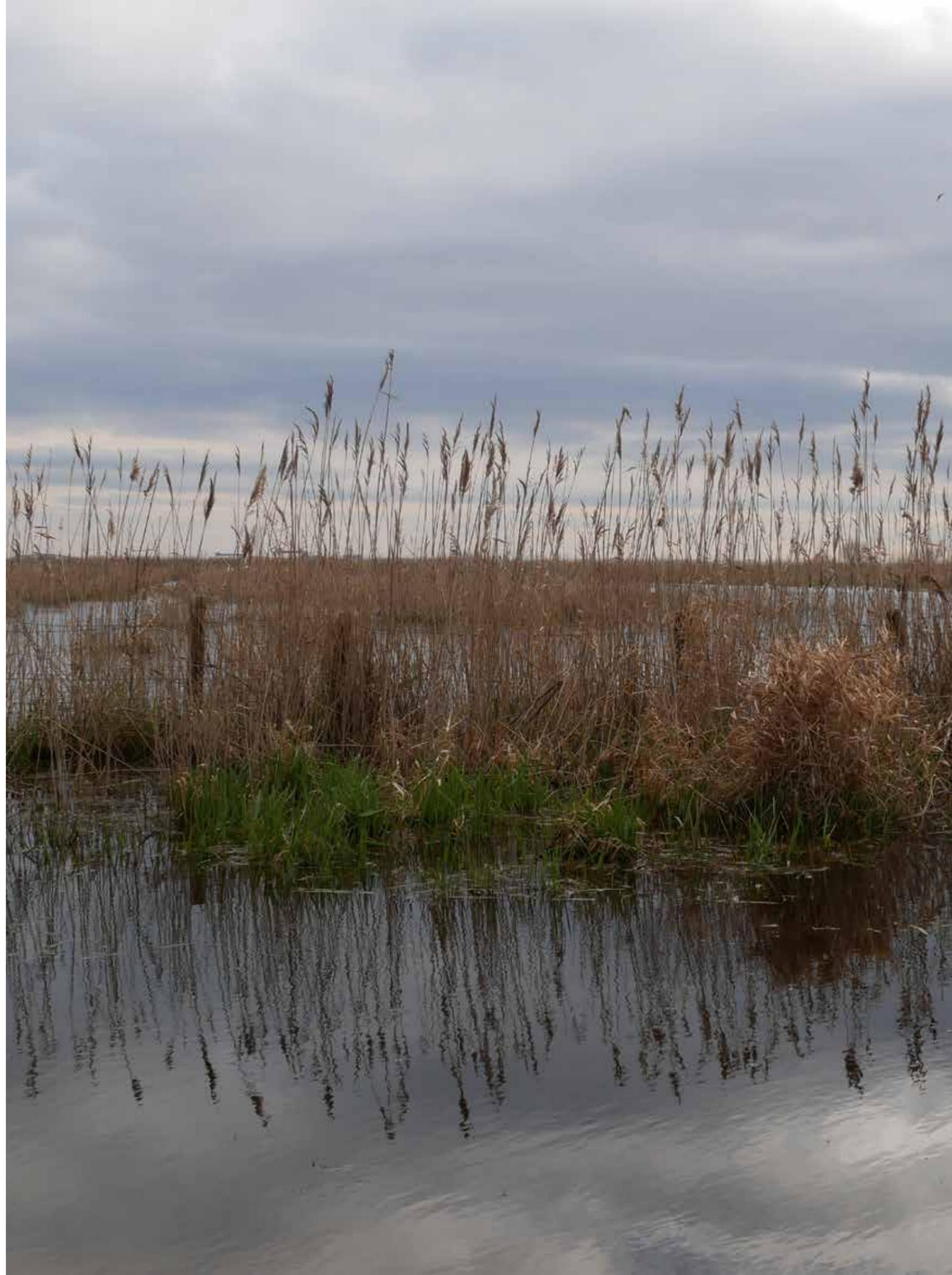
**DANS LA MUSIQUE DES ROSELIÈRES,
SI NOUS SAVONS DÉCHIFFRER,
QUELQUE CHOSE EST DIT.**

Le ciel ennuagé de gris et le vent où filtre le soleil font ressortir le vert pâle de l'oasis où je suis allongé. À hauteur d'homme, les hirondelles de rivage virevoltent en élans capricieux. Au sol, les fausses-renoncules disposent leurs merveilleuses fleurs blanches, roses et jaunes entre les tiges du plantain d'eau. Je suis entouré de joncs, de massettes, de la forêt mouvante des morelles et, surtout, de la symphonie d'un océan de roseaux.

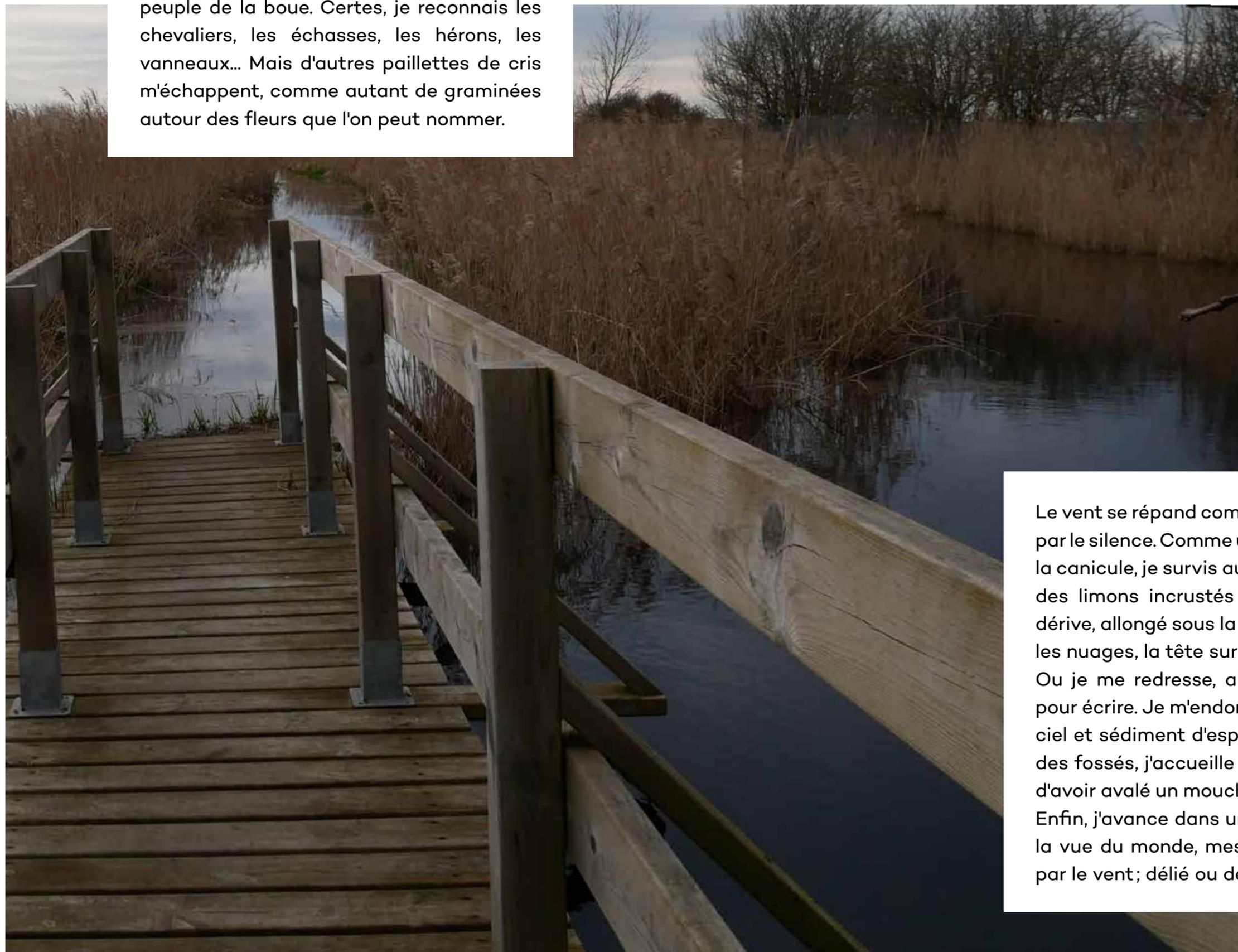
Une résonance de papier froissé m'entourne, où le vent se déroule en bouffées de lecture. Les phragmites s'effleurent les uns les autres de toutes leurs lames triangulaires qui se décollent de la tige creuse et lui donnent allure de hampe échevelée, de banderille animée par les mouvements de la terre.

On y entend la brise arriver, s'attarder, s'assoupir. Par moments, l'air se durcit et tout s'enfle, respire; l'instant d'après, le son estive. Il y a dans ces variations un accord qui n'a jamais changé, au-delà des habitants de ces univers. La pensée peut se reporter aux temps de l'homme les plus reculés, comme aux surprises de l'avenir immédiat. Il y a là un rêve dépeuplé, un système planétaire greffé au bord du monde, hors de l'histoire et des paralysies de l'horreur.

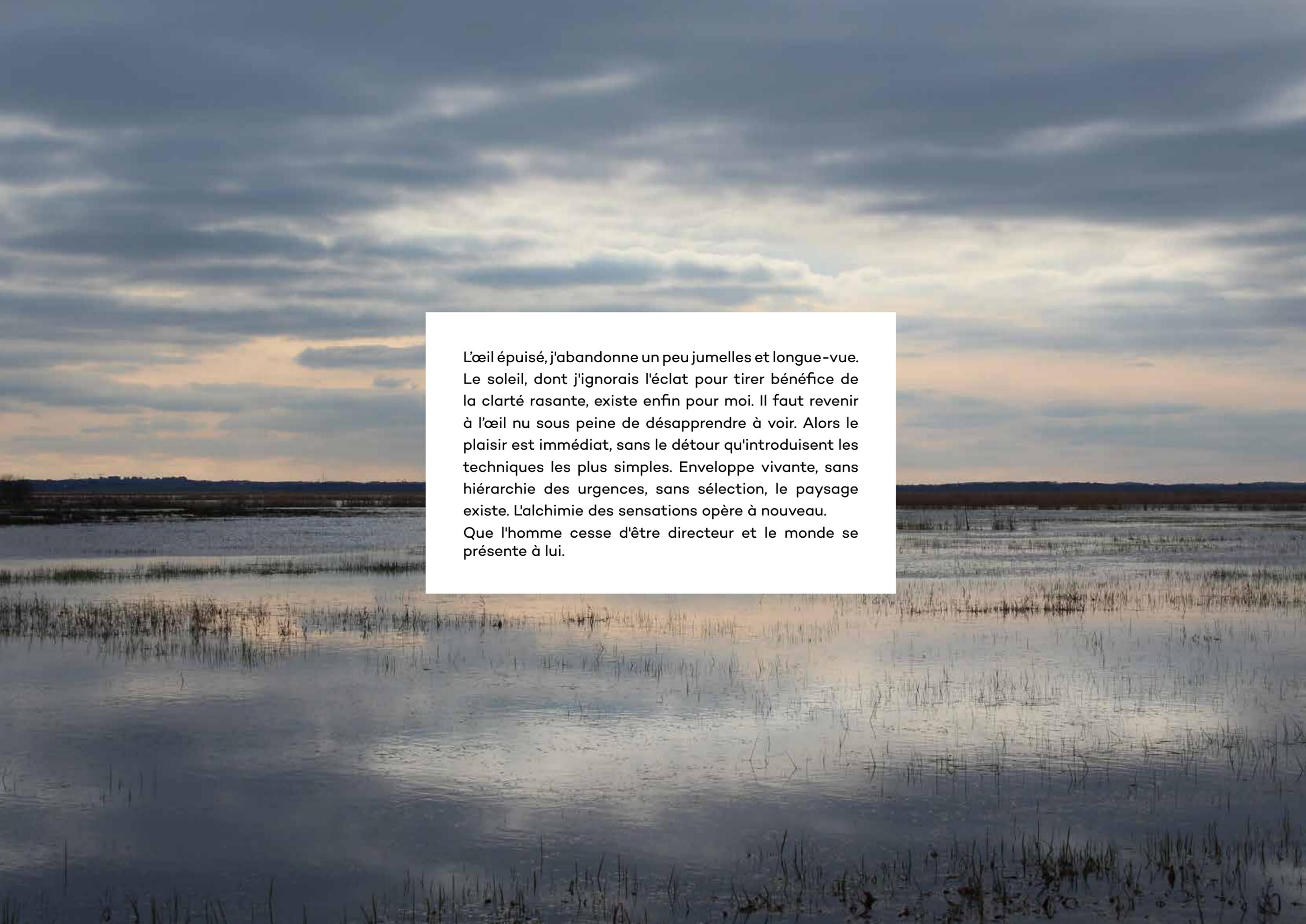
Dans la musique des roselières, si nous savons déchiffrer, quelque chose est dit. Cela demanderait d'y aller souvent, de vivre penché sur cette nature, comme les anatomistes du dix-huitième siècle, jusqu'à distinguer du premier coup d'œil et reconnaître l'événement dans un monde muet: les valeurs qu'il transporte et qui pourraient nous sauver.



La nuit, au cœur de la saline et baigné par le vent, j'écoute la musique tonale du petit peuple de la boue. Certes, je reconnais les chevaliers, les échasses, les hérons, les vanneaux... Mais d'autres paillettes de cris m'échappent, comme autant de graminées autour des fleurs que l'on peut nommer.



Le vent se répand comme le souffle d'une aile, tenté par le silence. Comme une feuille qui se retend après la canicule, je survis au quotidien des jours. Au bord des limons incrustés de sel, je renais. Parfois je dérive, allongé sous la pluie, sous les moustiques et les nuages, la tête sur une saillie de terre très dure. Ou je me redresse, abritant du torse mon cahier pour écrire. Je m'endormirais bien, revenu à l'eau du ciel et sédiment d'esprit. Comme la surface calme des fossés, j'accueille les gouttes. Puis je me tords d'avoir avalé un moucheron qui me gratte la gorge! Enfin, j'avance dans un couloir d'air, transporté par la vue du monde, mes seules idées prenant corps par le vent; délié ou délité, je ne sais.



L'œil épuisé, j'abandonne un peu jumelles et longue-vue. Le soleil, dont j'ignorais l'éclat pour tirer bénéfice de la clarté rasante, existe enfin pour moi. Il faut revenir à l'œil nu sous peine de désapprendre à voir. Alors le plaisir est immédiat, sans le détour qu'introduisent les techniques les plus simples. Enveloppe vivante, sans hiérarchie des urgences, sans sélection, le paysage existe. L'alchimie des sensations opère à nouveau. Que l'homme cesse d'être directeur et le monde se présente à lui.



Je me suis arrêté. Un moment s'est écoulé. De l'autre côté de la rivière, un renard décrit dans la neige les festons d'une recherche silencieuse: ombre rousse piquée de noir aux pattes et aux oreilles; forme aiguillée, au museau doucement retroussé. Il ignore ma présence; pourtant, il se déplace en fuyant par intermittences et semble danser sur sa piste.

Il trottait dans la neige molle. Je croise bientôt sa voie. Les pattes arrière sont rapportées avec soin dans les traces des pattes antérieures, les agrandissent légèrement et de biais. C'est là une discrétion de prédateur et sa course en est facilitée. Deux groupes d'empreintes figurent, de chaque côté du corps, les semelles d'un être bipède, d'un nain qui marcherait à la Charlie Chaplin. Non loin, la piste aborde une taupinière en éruption brune sur la neige, rencontre une avenue de lapins et, la suivant avec quelque frénésie, se perd dans un sous-bois d'aiguilles.

Ce document est réalisé en collaboration avec Alexis Gloaguen, dans le cadre de l'exposition *Chroniques de l'invisible* présentée du 10 octobre 2020 au 14 février 2021 au Grand Café – centre d'art contemporain de Saint-Nazaire et sur le territoire.

Cette exposition collective est une proposition de Guillaume Désanges, avec les œuvres d'Ignasi Aballí, Ismaïl Bahri, Eva Barto, Edith Dekyndt et Lois Weinberger, et constitue le troisième volet du cycle *Généalogies fictives* conçu pour Le Grand Café.

Remerciements

Éditions Maurice Nadeau pour l'utilisation des extraits de *Écrits de Nature*, tome 1, 2017, *Écrits de nature, entre Écosse et Bretagne*, tome 2, 2018 et *Digues de ciel*, 2014.

Crédits photos

Marc Domage

Le Grand Café - centre d'art contemporain



LE
GRAND
CAFÉ

+ 33 (0)2 44 73 44 00

grand_cafe@mairie-saintnazaire.fr

www.grandcafe-saintnazaire.fr

Le Grand Café - centre d'art contemporain d'intérêt national est un équipement culturel de la Ville de Saint-Nazaire. Il bénéficie du soutien de l'État, Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) des Pays de la Loire, du conseil régional des Pays de la Loire et du conseil départemental de Loire-Atlantique.

